

« LA LINGUISTIQUE AUJOURD'HUI »: Réactions

Author(s): Patrick Sériot

Source: *La Linguistique*, Vol. 49, Fasc. 1, La Linguistique aujourd'hui: Fondements & domaines (2013), pp. 195-204

Published by: Editions Belin

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/42771183>

Accessed: 09-09-2019 08:50 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Editions Belin is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *La Linguistique*

« LA LINGUISTIQUE AUJOURD'HUI »

Réactions

par Patrick SÉRIOT

S. Auroux, À partir de la lecture de quelques textes d'enfants

Par son titre même, l'article de Sylvain Auroux pose un problème à la limite de l'ontologie et de l'épistémologie : il s'agit du « mode d'existence » de cet étonnant objet qu'est la « langue ». Question, à vrai dire, fondamentale, qui nous ronge tous, de manière implicite et ici explicite : la langue est-elle une chose, ou un événement constamment renouvelé, un objet de pensée, une hypothèse ? Cet article a l'ambition de mettre de l'ordre dans le désordre de la terminologie. Je voudrais ici aller plus loin, radicaliser la position, en suggérant une opposition entre langue et idiome, fondée sur la dichotomie objet de connaissance *vs* objet réel.

S. A. envisage la remise en question du « concept de langue ». Mais il faut d'abord se demander si la langue est un concept ou un objet du monde. Partons du fait empirique que le polonais n'est pas du swahili, qu'il s'agit d'une constatation de bon sens, vérifiable par tout un chacun. Et surtout que ce fait n'a nul besoin des linguistes pour être vérifié. Appelons *idiome* le fait empirique qu'il y a des ensembles de gens (ensembles aux frontières floues, cf. plus loin), qui se comprennent plus ou moins, ou ont l'impression (ou le désir) de faire partie d'une même communauté de communication.

Reste la *langue*, marquée par la pluralité des usages de ce terme. Il y a celle des linguistes, mais aussi celle des politiques, celle des administrateurs, celle des enseignants. Il y a la langue

littéraire, la langue maternelle, la langue de l'État, la langue des poètes, la langue des rêves, la langue des banlieues, la langue des érudits, la langue des malfrats, la langue normative, et puis la langue des linguistes, etc. On n'en finirait jamais d'énumérer toutes ces « langues ». Il me semble en tout cas difficile de parler de « concept intuitif » : gardons la définition de « concept » comme « notion stabilisée dans une théorie ». La question à poser est : la langue préexistait-elle à l'investigation ? Selon qu'on aborde cette question de façon ontologique ou épistémologique, ou, ce qui n'est pas la même chose, réaliste ou nominaliste, le type de réponse sera différent, elle sera chose ou concept, elle « existera » dans le monde réel ou dans la tête des linguistes. Tant qu'on ne distinguera pas les deux attitudes, la confusion régnera.

Si je comprends bien, la position de S. A. est : c'est parce que la langue est un effet du pouvoir politique qu'on peut dire qu'elle « n'existe pas ». Mais le fait que la « langue française » ait été et soit encore l'objet d'une construction volontariste de la part du pouvoir politique et des grammairiens qui en adoptent les valeurs a-t-il un impact sur la langue en tant que *concept* ?

La référence à Saussure est, bien sûr, ici incontournable, qui a participé au début du xx^e siècle à la grande remise en cause du paradigme naturaliste.

Il est vrai que Saussure utilise le terme de « langue » dans deux sens différents :

- 1) c'est une *chose*, puisqu'elle est « déposée dans le cerveau » des locuteurs, comme un « trésor » ;
- 2) c'est un *modèle*, puisque « le point de vue crée l'objet ».

Il y a bien là ambiguïté, ou plutôt dualité, ambivalence entre objet réel et objet de connaissance.

Je propose de reprendre une opposition qui apparaît de temps en temps chez les linguistes (par exemple dans la récente thèse d'A.-G. Toutain) entre *idiome* (comme objet empirique, ou « objet réel » pour reprendre la terminologie d'Althusser) et *langue* (comme objet de connaissance, objet construit dans une théorie). On ne peut mieux opposer objet réel et objet de connaissance qu'en comparant l'objet de la phonétique et celui de la phonologie : les sons, comme

les champignons dans la forêt, « existent », et n'ont pas besoin des phonéticiens pour exister (pas plus que le polonais et le swahili n'ont besoin des linguistes), alors que les phonèmes n'« existent » que dans les théories des phonologues. À la question « combien existe-t-il de phonèmes en russe ? », la réponse ne peut être que « ça dépend des théories : 37 ou 38 ». Aucune des deux théories ne peut renverser l'autre, c'est une question de point de vue, chacune a ses avantages et ses inconvénients et permet de rendre compte de phénomènes empiriques différents. Un modèle est une hypothèse, toujours *en attente* d'être falsifiée (ou renversée, modifiée) en fonction des observations empiriques. On ne peut pas connaître un objet total. La théorie de Lénine de la connaissance scientifique comme *reflet* (cf. *Matérialisme et Empiriocriticisme*, 1908) a été suffisamment remise en cause.

L'objet de connaissance est *construit* dans le cadre d'un modèle. S. A. argue de la variation pour contester la définition trop rigide de Saussure. Il me semble pourtant que le second volet de la définition saussurienne de la langue comme modèle n'est pas incompatible avec la prise en compte de la variation. Je ne crois pas que Saussure se représentait la langue comme la façon de parler homogène d'une communauté homogène. Il avait besoin de simplification et de généralisation dans son modèle, qui avait ceci de particulier d'être constitué d'entités négatives, écartant par là même toute possibilité de prendre le *modèle* pour une *norme*, erreur qu'ont commise tant de commentateurs étourdis, refusant de concevoir que la *langue* saussurienne n'est pas un *idiome*, que le *modèle* n'est pas une *chose*. C'est pour cela que l'argument sociolinguistique de la variation et de la construction volontariste, si elle mine effectivement l'approche naturaliste, ne remet pas en cause en revanche le bouleversement saussurien.

Chez Saussure, la « langue » n'est pas une norme (ontologique) mais un modèle (épistémologique), même si le mot n'est jamais employé. C'est ce qu'on va trouver dans la métaphore de la tige végétale (*CLG*, p. 125). On ne peut pas comprendre le concept de langue chez Saussure si on ne tient pas compte de la synchronie. Un linguiste aussi formé à la doctrine néogrammairienne que Saussure ne pouvait pas imaginer un seul instant que les langues soient « statiques ».

C'est ce que Jakobson ne comprend pas lorsqu'il appelle, de façon répétitive, à « dépasser les antinomies saussuriennes », confondant ainsi la synchronie avec une diachronie courte (la synchronie dynamique de Jakobson est une chose, qui peut durer par exemple « une trentaine d'années » pour la langue russe à la fin du XIX^e siècle, et peut voir se côtoyer des générations qui ont des usages différents).

L'objet empirique qu'est l'idiome est une norme imposée par un maître de la langue « capable de définir la bonne langue », comme le souligne S. A., à la différence de la langue saussurienne, débarrassée de tout ce qui n'est pas pertinent d'un certain *point de vue*. Notons néanmoins qu'il existe bien des courants linguistiques qui refusent cette dichotomie : la linguistique soviétique postmarriste dans son ensemble (avec V. Vinogradov ou F. Filin) a entretenu une dénégation constante de l'idée du maître au profit de l'existence déclarée « objective » de la langue littéraire, celle des grands écrivains et de « la partie cultivée de la population¹ » dont l'existence est à la fois soumise à des lois immanentes et au bon usage d'un groupe privilégié, défini, de façon circulaire, comme les « porteurs » (de l'allemand *Träger*) de la langue littéraire.

La construction politique de la langue d'État (« l'idée de l'unité indissoluble du royaume et de sa langue ») n'explique ni le caractère transétatique de la francophonie (on se comprend à peu près des deux côtés du lac Léman, tout en se reconnaissant immédiatement à l'intonation et à l'usage de certains lexèmes) ni la variation intraétatique (le français de Valenciennes et celui de Toulouse sont à la fois différents et semblables). Une linguistique variationniste pourrait définir la langue empirique (objet réel) comme l'ensemble approximatif des usages plus ou moins changeants grâce auxquels des gens se comprennent plus ou moins. La communication interrégionale même dans la France du XXI^e siècle nécessite parfois un temps d'adaptation. Sans compter la nécessité de

1. Cf. Patrick Sériot : « La sociolinguistique soviétique était-elle néomarriste ? (Contribution à une histoire des idéologies néomarristes) », in Ekaterina Velmezova et Patrick Sériot (dir.) : *Discours sur les langues et rêves identitaires, Cahiers de l'ILSL*, Université de Lausanne, n° 26, pp. 37-60 ; cf. également la thèse de Margarita Schoenenberger : « La notion de "langue littéraire" dans la linguistique soviétique : une sociolinguistique prescriptive » (université de Lausanne, 2011, à paraître).

sous-titrer certains passages de films québécois pour le public « francophone » européen.

Pour S. A. « les langues n'existent pas ». Voire... Il faut s'entendre non seulement sur le sens des mots que nous employons, mais encore sur la définition des objets de nos discours. L'opposition objet réel/objet de connaissance permet de s'extirper de l'aporie. Il y a des gens qui parlent et qui se comprennent approximativement. Ces faits de communication « existent » indépendamment des linguistes. Même s'ils sont le résultat d'une politique linguistique d'unification et de centralisation, ils sont observables, mesurables, enregistrables. Mais comment *représenter* ce qu'il y a de commun dans les usages individuels des différents locuteurs ? Là, c'est Aristote qui nous sera du plus grand secours : « Il n'y a de science que du général. » Que serait une science de l'objet unique, irrécusable, sinon l'aporie de la carte à l'échelle 1 :1, mise en littérature par J.-L. Borges dans sa nouvelle, *La Rigueur de la science*, ou par Lewis Carroll dans *La Chasse au snark* et reprise de façon parodique par U. Eco dans *Pastiches et Postiches* ?

L'idée que *les langues n'existent pas* a une longue histoire, qui passe par Baudouin de Courtenay et les néolinguistes italiens (G. Bonfante, M. Bartoli²). Mais la description sans fin d'usages individuels ne peut que déboucher sur la *crise* dont parle S. A., dont un exemple caractéristique est la thèse de l'abbé Rousselot sur le patois du village de Cellefrouin (1891) : l'unité collective du patois n'est ni la région, ni la vallée, ni le village, ni le quartier du village, ni la famille, ni la génération, *ni même l'individu*, mais chaque énoncé particulier. Devant la tâche impossible consistant à décrire en permanence l'éphémère et l'irrécusable, une solution s'imposait : la construction de modèles, dont la phonologie pragoise est l'exemple le plus parfait. Et l'argument selon lequel « La phonologie pragoise exclut le bricolage social qui est à l'origine du phonème » ne tient que de la confusion entre objet réel et objet de connaissance.

À l'opposition que fait S. A. entre « langue empirique » et « langue grammaticale », qui sont toutes deux au même

2. On trouvera la description la plus pertinente de cette idée de la science de l'objet unique et de celle qu'il y a autant de langues qu'il y a de locuteurs dans l'article de Giuliano Bonfante, « The Neolinguistic Position (a Reply to Halle's Criticism of Neolinguistics) », *Language*, 1947, XXIII, 4, pp. 344-375.

niveau de l'observable, je substituerai l'opposition entre « idiome » comme phénomène empirique et « langue comme modèle », objet hypothétique construit dans une théorie, toujours en attente d'une modification. Ce qui « n'existe pas », c'est la langue-Une, fantasmée par des rêveurs romantiques imaginant l'être idéal d'une âme collective. Cet objet langue est l'objet de la *Sprachkritik* de Fritz Mauthner, entreprise de haute salubrité publique.

M. Mahmoudian, Linguistique et sciences du langage

C'est un problème similaire que pose M. Mahmoudian, mais ici dans la perspective de la quête d'une possible *théorie unifiée*. Il exprime son souci de combler un vide entre des « mondes qui s'ignorent », séparés par un « fossé », une « coupure », un « divorce » dans une science, la linguistique, entachée de « fragmentation » et de « multiplicité ». La « théorie unifiée », ou « théorie unique », ou « vision unitaire », ou « unicité théorique » qu'il appelle de ses vœux aurait l'intérêt de ne rien exclure de ce qui constitue l'ensemble des phénomènes langagiers, dans une approche scientifique où la linguistique générale et la linguistique des langues concrètes ne feraient plus qu'une seule et même pratique, dans l'idéal d'une plus grande (ou moins faible) globalité de « vision de la langue et de sa ou ses fonctions ».

Pour ce faire, en refusant le dilemme entre réflexion théorique (trop abstraite) et description empirique (trop ponctuelle), il propose de distinguer les niveaux d'analyse dans une *échelle* allant du plus général au plus particulier. Cette distinction devrait permettre de sortir l'alternative stricte qui fait que qui voit l'arbre ne voit pas la forêt et inversement : il est impossible de voir les deux en même temps. Cette démarche unitaire s'appuie néanmoins sur une opposition, entre *théorie* et *modèle*. Pour M. M., une théorie est nécessairement abstraite et inadéquate pour rendre compte des fonctionnements particuliers des phénomènes, alors que les *modèles* sont une restriction locale d'une théorie, qui seule aurait « les honneurs ». C'est sur ce point que je me permettrai d'exprimer une divergence. Un modèle peut parfaitement être global. Celui du

big bang en astrophysique, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a rien de local. Il s'agit sans doute d'un désaccord sur le sens des termes. Nous partageons l'idée qu'un modèle n'est pas un reflet, mais bien une *abstraction*, toujours passible de modification en fonction de l'objet empirique à décrire, ce n'est ni un miroir ni une photographie. La connaissance n'est pas le dédoublement du réel, elle est un enrichissement qui s'appuie sur une *perte*. De même qu'on ne peut pas tout dire, on ne peut pas tout connaître adéquatement. Une réduplication serait inutile. La sélection est une généralisation de traits considérés comme pertinents *à partir d'un certain point de vue*, elle construit une connaissance qui n'est pas l'accumulation d'observations empiriques, aussi précises et exhaustives soient-elles. Mais alors l'opposition entre théorie et modèle me semble perdre son intérêt heuristique : quel que soit l'« échelon » du phénomène à décrire, sa connaissance ne peut relever que de la construction d'un modèle, dont la rentabilité, ou efficacité, peut être évaluée par un retour aux données observables. Il n'y a aucune raison que le niveau microscopique concerne des fonctionnements différents du niveau macroscopique.

Puis, s'insurgeant contre les « idéologies scientistes, rigides et totalitaires », il passe à une déconstruction de la notion de compétence chez Chomsky. On ne peut qu'être d'accord avec lui si cette notion est un *postulat* (ontologique). Si en revanche, elle est une *hypothèse* (épistémologique), on peut, ce me semble, la tester pour voir ce qu'elle permet de décrire et de comprendre. L'argument, là encore, est la variation des faits d'une « même » langue, mettant à mal l'idée d'inventaire fini et d'unités discrètes.

Comme S. A., M. M. appelle à une prise en compte du sujet parlant. Et là encore, on trouve l'argument variationniste. Mais pourquoi le fait que la différence entre *pâte* et *patte* soit pertinente dans le Nord et non pertinente dans le Sud devrait-elle mettre en question la validité de la phonologie de Troubetzkoy ? Un modèle peut parfaitement intégrer des fonctionnements variants, et la notion de « totalitarisme » d'une théorie peut alors être rejetée sans problème.

Enfin, dernier point, le « signifiant zéro ». Pour M. M., cette notion aurait pour corollaire qu'il existerait un « signe

sans signifiant », ce qui alignerait « la communication sur la télépathie ». Cette position me semble fonctionner sur une confusion, celle entre le *zéro* et le *néant*. Un signifiant zéro n'est pas une absence de signifiant, mais l'application stricte de la définition négative des unités. Le sujet parlant possède dans sa pratique le rapport entre \emptyset et quelque chose dans un paradigme morphologique. On doit poser le masculin {pəti- \emptyset } parce qu'il existe le féminin {pəti-t}. Un signifiant n'est pas une forme isolée, mais une partie d'un *système*. Son *absence* n'est pas une *non-existence*, mais le renvoi à la présence potentielle d'un *autre que lui-même*.

G. Lazard, *Réflexions séculaires*

Gilbert Lazard s'interroge également sur la scientificité de la linguistique, en proposant une opposition, entre formalisme (= générativisme) et fonctionnalisme. Lui aussi exprime de fortes réserves envers la linguistique de Chomsky, dont le projet d'exprimer en un langage formel le fonctionnement d'une langue apporte, selon lui, une « contribution nulle ». Il considère que « l'objectif central de la linguistique est la description de la structure des langues et, au-delà, leur comparaison typologique ». S'il en est bien ainsi, il est certain que la grammaire générative « s'écarte » de cet objectif, et doit par conséquent être déconsidérée et évaluée négativement. Il faut noter qu'ici, le générativisme est présenté comme étant un courant exclusivement américain. Il est dommage que l'ensemble des recherches soviétiques en linguistique, en particulier le courant représenté par S. Saumjan, parallèle au générativisme mais reposant sur d'autres principes, ne soit pas pris en compte.

En fait, ce raisonnement serait sans faille s'il ne reposait sur un pré-supposé implicite sur le « véritable objet de la linguistique ». Même si on éprouve quelque sympathie pour cette définition de cet objet, et sans aller jusqu'à considérer qu'il y a autant de linguistiques qu'il y a de linguistes, il me semble difficile de *juger* et de *comparer* des théories qui n'ont pas le même objet de connaissance.

Je ne prêche pas le relativisme épistémologique, mais un peu de sérénité. C'est bien parce que la linguistique est une

science *humaine* que son objet est mouvant, multiforme, varié, et que plusieurs points de vue suscitent des approches différentes. Si les résultats d'une approche ne correspondent pas aux attentes d'une autre, ce n'est pas le point de vue qu'il faut critiquer, mais l'adéquation de la réponse à la question posée.

Comme M. M., G. L. déplore le « partage » de la linguistique (en France) entre deux groupes inégaux, ceux qui s'intéressent à la diversité des langues (essentiellement dans une perspective typologique) et ceux qui se cantonnent à la langue française. La solution qu'il propose est la notion de langue telle qu'elle est utilisée et définie par Saussure, dans son opposition au *langage*. Pour G. L. comme pour Saussure, la science de la totalité est un idéal impossible. La linguistique de la langue est alors une « linguistique pure ». Elle a pour conséquence qu'il n'y a pas de catégories interlangues *a priori*, toutes les langues étant différentes entre elles par le fait que la relation entre signifiant et signifié n'est conditionnée par rien. On voit l'abîme qui sépare Saussure des humboldtiens, qui mêlent à la langue la psychologie des peuples et le mentalisme. Comme G.-G. Granger, G. L. considère comme positive la conception saussurienne de la langue comme *réduction* à une forme immanente (ce qu'on appelait au contraire en Russie, à l'époque soviétique, une « science bourgeoise »). L'ascèse saussurienne est la condition pour construire un objet de connaissance authentiquement scientifique.

F. François, À partir de la lecture de quelques textes d'enfants

À propos de la spécificité des sciences humaines, Frédéric François aborde la redoutable question du *sens* d'un texte à partir de productions enfantines, sur le thème, là encore, de la diversité et de la variation. Je ne pense pas que la mention de V. Voloshinov apporte grand-chose à la lecture de ces petits textes, mais le problème de la réception-interprétation est bien sûr passionnant et fondamental. En particulier, F. F. met en évidence qu'un texte a un « mouvement discursif imprévisible », ce qui, il faut le reconnaître, a peu de rapport avec le type de l'analyse de texte par le structuralisme classique de

l'époque de Jakobson et Lévi-Strauss. Là encore, c'est le sujet humain qui est pris en compte, de même que le « pouvoir du langage » entre le texte et le lecteur. Un sujet humain appelé « je » n'est pas le même s'il est appelé « tu » ou « il ».

Ph. Martin, Contraintes phonologiques de l'intonation de la phrase réinterprétées à la lumière des recherches récentes en neurophysiologie

Enfin, le texte de Ph. Martin pose la question du rapport entre émission et réception d'un texte dans la dynamique de l'oral. Mais je ne me sens pas compétent pour parler des ondes Thêta et Delta, je laisse ce soin à d'autres.

Cet ensemble de textes pose la question de la scientificité de la linguistique. J'espère y avoir répondu en utilisant la différence entre objet réel et objet de connaissance. C'est grâce à cette différence qu'on peut comparer les théories.